



BERTINA LARNAUDIE ROHE BOULEVARD DE YOUGOSLAVIE



ROMAN

ARNO BERTINA MATHIEU LARNAUDIE OLIVER ROHE BOULEVARD DE YUGOSLAVIE

Sur les terres agricoles qui se trouvaient au sud de Rennes est née dans les années 60 une « ville nouvelle » : le quartier du Blosne. D'abord promesse de confort ou d'ascension sociale, l'ensemble a vieilli au fil des décennies, et les espérances se sont érodées. Au tournant des années 2010, un grand projet de rénovation est initié. Mais contrairement à ce qui se fait ailleurs, celui-ci va donner lieu à une vaste consultation invitant les habitants à associer leurs voix aux décisions de la mairie. Mieux : ils seront écoutés sincèrement. Youcef Bouras dirige une agence d'urbanisme impliquée dans le chantier. Pour lui aussi, ce processus de concertation est une nouveauté. Doit-il accepter de remballer une partie de l'expertise dont il est fier, lui qui a grandi dans une autre cité ? Les usagers vont-ils contredire les principes qu'il a mis en œuvre dans d'autres circonstances ? L'intelligence qu'ils démontrent va-t-elle l'empêcher d'être le démiurge de ce chantier ?

Au fil de ce roman racontant un « moment politique », c'est le quartier lui-même qui en devient le personnage principal. Un quartier pluriel, où se cristallisent les transformations récentes de la société française, à l'écart des représentations habituelles de la « banlieue ». Dans la tension entre l'idéal et la pratique, entre les volontés de domestication et l'inventivité des habitants, c'est toute notre vie démocratique qui trouve à s'incarner.

Arno Bertina est né en 1975. Il est notamment l'auteur de *Le Dehors* (Actes Sud, 2001), *Des Châteaux qui brûlent* (Verticales, 2017) et *L'Age de la première passe* (Verticales, 2020).

Mathieu Larnaudie est né en 1977. Il est l'auteur, entre autres, de *Les Effondrés* (Actes Sud, 2010), *Notre désir est sans remède* (Actes Sud, 2015) et *Blockhaus* (Inculte, 2020).

Oliver Rohe est né en 1972. Il est l'auteur de plusieurs livres, parmi lesquels *Défaut d'origine* (Allia 2003), *Un peuple en petit* (Gallimard 2009) et *Ma dernière création est un piège à taupes* (Inculte 2012).

Ils sont tous les trois membres du collectif Inculte.

.....
WWW.INCULTE.FR
.....

BOULEVARD DE YOUGOSLAVIE

Les auteurs de ce roman ont bénéficié d'une résidence d'écriture au Triangle, cité de la danse, à Rennes, de 2016 à 2019.

© inculte, 2021

**BOULEVARD DE YOUGOSLAVIE
UNE CONSULTATION**

**ARNO BERTINA, MATHIEU LARNAUDIE
ET OLIVER ROHE**

éditions inculte

M'attendais-je à une telle bronca? Non, même en découvrant la salle, je ne me suis douté de rien. J'ai noté que sans être pleine cela faisait beaucoup de monde tout de même, peut-être pas loin de mille personnes. Peut-être ai-je même félicité la mairie, intérieurement, d'avoir si bien fait le job... Trop souvent il n'y a que trois pelés dans ces présentations publiques... Sans doute me suis-je dit, aussi, que c'était un signe positif, cette curiosité des habitants pour les annonces que nous allions faire; un signe de civisme, de qualité du vivre-ensemble. Et je me souviens maintenant avoir noté qu'il me faudrait demander quelques photos de la salle au service com' de la mairie, pour la plaquette de l'agence. Mais je ne me suis douté de rien, non. À moins que le fait de penser à quatre choses en même temps soit un signe de fébrilité, de ma part, trahissant une inquiétude animale, auquel cas j'étais la bête traquée, et la grande salle du Liberté la meute de chiens lancée à ma poursuite.

Quand un technicien a fait signe au maire de s'avancer, il a quitté la coulisse pour le centre de la scène, où une grande table avait été dressée – micros et bouteilles d'eau minérale –, et j'ai emboîté le pas de ses adjoints. Je venais de passer deux minutes à fixer les visages de chacun, sans y chercher quoi que ce soit, et n'y trouvant pas la moindre trace d'inquiétude je me suis avancé à mon tour sans deviner qu'une tension parcourait les gradins. Je n'ai

pas senti qu'il y avait de l'électricité dans l'air, je n'ai pas entendu que les gens se parlaient, échangeant sur telle ou telle rumeur. Qu'ils étaient venus armés jusqu'aux dents en quelque sorte. Qu'ils allaient trépigner en attendant que soit abordé LE point pour lequel ils se sentaient des âmes de rempart ultime, des âmes de ligne Maginot.

Le maire de Rennes a pris la parole en premier, naturellement. La salle murmurait, un peu, mais c'était inaudible depuis la scène. Il a fait l'historique du Blosne, racontant brièvement qu'il avait été nécessaire, au tournant des années 1960, de commencer à réfléchir à la construction d'un grand ensemble qui accueillerait aussi bien l'immigration intérieure (la Bretagne des campagnes) que les rapatriés d'Algérie. Beaucoup d'immeubles du centre-ville étaient devenus des taudis que l'on s'arrachait tout de même, du fait du manque de logements. Pour les habitants des campagnes, pour les mallogés du centre-ville, les premiers immeubles de l'ex-ZUP Sud furent accueillis comme des miracles de confort et de modernité, à la fin des années 1960. Le maire rappelle cela, les normes définies à l'époque dans le plan d'occupation des sols: la distance incompressible entre les constructions et la verdure (les arbres) participait d'un hygiénisme devenu la marque de la modernité. Si vous quittiez le village et les sols en terre battue ce n'était pas pour habiter à nouveau les uns sur les autres, mais ailleurs.

Ici il y a eu une salve d'applaudissements qui, parce qu'ils étaient trop appuyés et tellement soudains, nous ont tous fait relever la tête, et sourire, en direction du public,

quelque chose était étrange mais on ne pouvait sans doute ni comprendre ni deviner la colère qui devait plus tard dégringoler des mêmes gradins vers nous, grande vague s'effondrant et nous roulant, incapables de nous débattre. Alors nous avons souri comme des idiots, je crois.

Le maire s'est alors interrompu et a demandé à l'une de ses adjointes de raconter la suite de l'histoire qu'il venait de commencer: comment la qualité du bâti avait permis à chacun de s'endormir sur ses lauriers; comment rien ne fut fait, par conséquent, dans les années 1970, 1980 et 1990, pour entretenir les bâtiments de l'ex-ZUP Sud, qui allait vite compter près de vingt mille habitants de toutes les nationalités – ce n'est pas faute, pour Rennes, d'avoir eu quelques grands maires dans ces années-là; comment nous nous trouvions désormais devant la nécessité d'agir si nous ne voulions pas aller au-devant d'un problème social colossal, et de problèmes d'hygiène et de salubrité qui allaient devenir impossibles à résoudre. Il en allait du confort des habitants, de leur sécurité. C'était aussi une question de patrimoine, les copropriétaires ne pouvant laisser les biens perdre de leur valeur sans lever le petit doigt.

N'ayant pas encore la parole, j'étais inactif et, de ce fait, pieds et poings liés à cette tension qui montait. Les minutes s'étiraient, la rumeur enflait. Les gens se faisaient moins discrets. L'oratrice se cherchait une contenance, elle a pris la feuille A4 sur laquelle se trouvaient résumées les grandes lignes de notre étude, elle l'a brandie entre l'auditoire et elle, mais parce qu'elle

tremblait un peu ou parce que les spots étaient bien trop puissants, la feuille semblait être rongée par ce surcroît de lumière blanche, les bruissements, les messes basses, la toux des uns et des autres, tout cela rongait la feuille, oui, comme autant de chenilles la dévorant, et les ressorts des sièges qui disent, à la place de l'occupant lui-même, qu'il y a malaise, une mauvaise position, un inconfort, les mandibules des chenilles, les premiers « Pffffff » plus sonores que les autres, un agacement qui me préparait à concéder que cette étude était amendable, discutable ?

Et quand j'ai enfin pris conscience de la tension, il était trop tard, elle allait exploser. Bien évidemment je n'aurais pas pu empêcher qu'elle explose car elle puisait son énergie à une source très profonde, qui avait à voir avec la nature même de cette étude, mais j'aurais pu, à tout le moins, me composer un visage, anticiper. Les parents qui savent leur enfant mal formé sont préparés, ceux qui découvrent leur enfant mal formé au jour de sa naissance dégringolent d'un sommet d'émotions qui compte parmi les plus élevées du monde. Inévitablement, à la façon que j'ai eue de me crispier j'ai compris que je prenais les sifflets pour une agression raciste. Ils sifflaient l'Arabe de service, voire peut-être l'Arabe qui a réussi, c'est-à-dire le traître. C'est mon corps, et la mémoire du corps, des peurs enregistrées. Instantanément les anticorps se sont répandus, ce n'était pas des sifflets racistes, je me suis dit, ils auraient sifflé un urbaniste blanc, chrétien, n'importe qui, si celui-ci avait signé – pour son agence – le même audit du Blosne.

« J'allais saluer l'auditoire, mais le maire a repris le micro afin de préciser que je dirigeais le cabinet d'urbanisme qu'il avait missionné pour établir l'audit du Blosne... Eh bien il n'a pas eu le temps de terminer le mot "préconisations"! La salle s'est mise à siffler, huer. Lui peut-être, l'équipe municipale avec lui. Moi, plus sûrement (j'avais la bouche ouverte mais aucun son n'en était encore sorti). C'est-à-dire nous, quoi, l'agence.

– Le boucan !... Dans le hall.

– Qu'est-ce que tu foutais dans le hall?! Tu dois assister à toutes les réunions.

– Youcef, j'imprimais la fin de ton discours. »

Je souffle, j'essaie de souffler.

« Je peux t'assurer que j'ai regretté, à ce moment-là, d'avoir plaidé la cause du Liberté, de ses cinq mille places, le centre de Rennes, etc.

– Il n'y avait pas d'autre possibilité.

– Si, on aurait pu faire ça au Triangle.

– Un triangle ?

– Oui, le centre de danse, c'est boulevard de Yougoslavie, au milieu du Blosne, les habitants seraient venus plus facilement. Plein de gens y passent, ils viennent faire de la danse, voir des spectacles, ils vont à la bibliothèque, il y a même une Amap chaque semaine sur le parking.

– Qu'est-ce qu'ils ont fait après les sifflets, vous avez pu commencer tout de même ? »

Cristina s'allume une cigarette au mégot précédent. Je me lève péniblement, je me sens lourd, incroyablement difficile à bouger. Je parviens quand même jusqu'à la fenêtre. Que voulais-je faire? Pourquoi suis-je là? Une vieille passe sur le trottoir, elle pousse un caddie dans lequel il y a trois courses de rien.

Il a fallu laisser quelques personnes s'exprimer, quelques grandes gueules ont pris la parole. Ça a duré vingt minutes. Le maire a fini par récupérer le micro. Il a demandé qu'on me laisse faire ma présentation, « Monsieur Bouras, à vous », la salle aurait de nouveau la parole ensuite. J'ai fait court.

Quand le maire a de nouveau donné la parole à la salle on a vu quarante ou cinquante mains se lever. C'était le signe qu'ils n'avaient pas de porte-parole, qu'ils ne s'étaient pas organisés, c'était rassurant mais inquiétant aussi: les frondes spontanées, sans leader, sans meneurs-nés qu'on peut corrompre ou discréditer, n'en sont que plus difficiles à maîtriser.

« Au final tu es rassuré ou non ?

– Le premier habitant du quartier à obtenir le micro a parlé et pendant tout le temps où il l'a gardé, les quarante autres mains sont restées levées. C'est un signe je me suis dit.

– Encore un signe ?! »

S'ils gardent tous la main levée c'est qu'ils se foutent d'écouter le type qui a la parole. Ils ne pensent pas qu'il pourrait dire ce qu'ils veulent dire, ils n'écoutent pas, ils veulent seulement la parole. Untel se fout du souci

de Bidule, qui ne s'est déplacé que pour la question des places de parking, « Ah ! qu'on touche pas à ma place de parking, hein ? ! », alors que Bidule, lui, n'en peut plus d'attendre l'insonorisation des portes palières, « Ma voisine cette poissonnière, vous n'imaginez pas ».

La vieille n'est plus dans la rue, elle a dû prendre la rue du Maréchal-Joffre, ou traverser et prendre la rue d'Isly.

C'est peut-être quand les gens sont comme ça, je me suis dit, séparés les uns des autres, que les politiques se transforment en stratèges sans scrupule, pour entretenir la division, maintenir la distance entre les gens, la méfiance des uns contre les autres.

J'ai fait part de cette réflexion à Cristina. Elle m'a taclé :

« Et vous croyez que les gens sont naturellement séparés ? Vous ne croyez pas que c'est l'inverse ? Que ce sont les politiques qui font tout pour nous séparer, nous amener à ne raisonner que de manière individuelle, égoïste. »

Elle s'est tue.

« Notre boulot c'est de faire l'inverse : recoller les morceaux.

– Je sais, vous le dites tout le temps, dans chaque réunion, et je vous entends l'expliquer à chaque nouveau stagiaire. »

Urbanistes, nous devons faire le contraire de ce que font les cyniques. Je parle d'intérêt général, oui. Si les gens ont dans la rue des lieux pour se parler, si on réussit l'aménagement d'un petit parc, s'ils font corps, nous soignons l'intérêt général mieux qu'en faisant repeindre une cage d'escalier.

Le fait est qu'il y a eu cette bronca. Si je n'avais pas fait dix ans de rugby j'aurais pu craindre que ça tourne au pugilat.

J'ai été maltraité. Le mot « injuste ». Je voudrais oser le dire mais Cristina va encore une fois trouver à se moquer. Pourtant oui, c'est bien mon sentiment : cette colère est injuste car elle vient contester l'étude et la mairie là où nous avons été vertueux, corrects, bons, là où nous avons fait preuve de respect pour les autres et les plus pauvres, pour ceux qu'on pouvait continuer à ne pas prendre en compte, et pourtant si. Parce qu'on pouvait continuer à les ignorer, les habitants du Blossne ; on pouvait laisser les immeubles se dégrader encore... On pourrait laisser le quartier continuer de se dépeupler, les commerces mettre la clef sous la porte les uns après les autres. Cette contestation de l'étude que j'ai signée, oui, vient me chercher à l'endroit même où je suis fier de me tenir en temps normal – mais si les gens se manifestent, aujourd'hui, ça dit que je n'y suis pas ; que j'ai certainement merdé quelque part dans ce travail de commande et d'accompagnement du cabinet d'urbanistes chevronnés que j'étais si fier de mettre au service de gens qui, sans moi, auraient pu continuer de mourir lentement, silencieusement, ignorés.

Puis quelqu'un est venu nous dire que les derniers groupes s'étaient dispersés, dehors, que nous pouvions donc sortir sans craindre d'être à nouveau interpellés (par des habitants furax).

« À moins que vous ne vouliez qu'on appelle des taxis... »

Un chauffeur de la mairie nous a laissés devant l'immeuble de l'agence. Tous les Rennais le connaissent, cet immeuble, avec son invraisemblable façade Viollet-le-Duc, briques et gargouilles. Et ces stucs de plantes grimpantes qui datent des années 1920, Art nouveau. Esthétiquement, il est indéfendable, cet immeuble. Il n'y a qu'un parvenu, un nouveau riche, pour oser mélanger les styles de cette façon. Mais si on parlait de le détruire, aujourd'hui, des comités se créeraient, des pétitions, par des gens qui n'y habitent pas, peut-être par des Rennais qui ne passent même pas devant pour aller bosser, ou faire leurs courses. Même le mauvais goût devient patrimoine, au bout de quelques années.

« Qu'est-ce que vous faites ? » me demande Cristina, avec un peu d'impatience.

Je lui ai proposé de prendre un dernier verre. « Un verre ok, mais si vous êtes lourd... – Même tarif que l'autre fois, j'ai compris. » Elle s'impatiente. Je ne lui dis pas que je regarde la façade. Que c'est toujours une surprise et une fierté pour moi, l'Arabo-Nantais, d'avoir réussi au point d'avoir pu installer mon agence dans un des beaux immeubles de Rennes. Après avoir grandi dans une HLM. Je m'agace de la voir s'engouffrer dans le hall sans un coup d'œil à cette merveille indéfendable. Pour que je ne lui serve pas une fois encore l'histoire familiale ? Ou mon parcours, je lui ai déjà raconté ça aussi.

On se retrouve dans mon bureau.

« Cristina, pourquoi cette tête, cette expression, tout à l'heure ?

– Lorsque vous avez parlé du vivre-ensemble ? »

Elle refait la même tête qu'au palais des congrès : distance, indifférence, refus de parler. Je ne sais pas ce que cette femme a dans le bide, elle est trop insaisissable. Elle travaille pour l'agence depuis deux mois seulement. Du coup ce qui ressemble à du mépris me remplit d'inquiétude ; comme une heure plus tôt face aux mille habitants du Blosne ayant fait le déplacement, je me sens à sa merci. S'il s'avérait que cette nana est une puissance, son mépris serait dévastateur. Si je la découvrais quelconque, cette façon me rendrait fou. Mais dans l'incertitude... J'essaie de ne pas me montrer à poil.

Elle examine mon plan Voisin, que je me suis offert pour mes 40 ans. Elle prend son temps, alors je fais semblant de trier des mails. Le Corbusier voulait raser le centre historique de Paris pour y construire deux ou trois dizaines de gratte-ciel. C'était en 1925. De là elle passe à ce grand dessin d'un architecte qui proposait – mêmes années ? – de construire, à la verticale de la tour Saint-Jacques, de Notre-Dame, de l'île Saint-Louis et du bas du Quartier latin un immense aéroport suspendu (dont les pistes seraient posées sur les immeubles).

Ces plans, tout le monde les connaît, c'est le B.A.BA des études d'archi et d'urbanisme. Elle les connaît, c'est obligé. Alors quoi ? Pourquoi passer cinq longues minutes sur Le Corbusier ?

Les gens extérieurs à l'architecture ou à l'urbanisme sont toujours sidérés par ces deux cadres. Il faut leur en parler pendant de longues minutes. Au point que

je redoute parfois certaines visites, et suis tenté de les décrocher, ces deux images, pour ne pas avoir à répondre en lieu et place des deux morts qui les ont conçues (« Mais toi, tu es d'accord avec l'idée de raser Notre-Dame ? »).

Non, je ne voudrais pas raser la cathédrale. Oui, c'est un chef-d'œuvre de l'humanité. Mais comment ne pas être impressionné par ces propositions ? Si les gens continuent de s'offusquer, un siècle après la présentation du plan Voisin, n'est-ce pas le signe que Le Corbusier dansait sur une corde sensible en proposant de tout raser ? Presque tout le monde est paralysé par l'existant. On trouve ça beau par habitude. Il faut du panache pour arriver à bousculer ce qui existe... Le moindre chantier fait d'abord sortir de terre ses opposants.

On bazarde tout, allez ! Des siècles d'histoire, la forme pittoresque d'une des villes les plus connues et visitées au monde...

Mais Cristina ne me demande pas d'expliquer cette passion – apparemment – pour le Corbusier.

« Savez-vous ce qui va se passer, demain ? Avez-vous une idée de ce que la mairie pourrait décider ? »

Je n'ai pas envie de lui répondre. Je me méfie de ce qu'elle pourrait penser. Je me ressers un verre tout en jetant machinalement un œil sur l'écran muet branché sur I-Télé. Sarkozy sert la pince à Obama sur un fond bleu électrique. Mais elle a raison : la mairie est véritablement dans une impasse. Impossible de mettre en œuvre les préconisations de mon étude après l'énorme chahut de ce soir... Je serais tenté d'en rester

à l'amertume, si c'était une affaire privée, mais bouder n'est pas une option.

Je travaille comme un fou pendant six mois, et presque toute mon équipe. Notre boussole: embellir le quartier, redonner de l'allure aux immeubles, en mettre plein la vue aux habitants, et qu'ils soient fiers d'habiter là, dans ce quartier à la mauvaise réputation, dont la population vieillit (vingt mille habitants il y a dix ans, dix-sept mille aujourd'hui), le doter de nouveaux équipements pour que la vie ait lieu ici aussi, et non pas simplement y garer sa voiture et y dormir.

« C'est étrange, vous savez: des fois je vous regarde et je me dis que vous seriez impossible à arrêter... Cette carrure... Mélange d'homme pressé, de... Quand vous êtes debout, vous semblez toujours le plus grand. Mais que la lumière vienne à changer et des ombres apparaissent, là... et là... des plis, une fatigue. Personne ne dira que vous êtes "gros", mais vous pesez quoi? »

Je ne répondrai pas.

« Cent dix kilos? C'est presque sûr. Si vous étiez lancé, sur un trottoir, sur une piste, personne ne vous stopperait. »

Elle se tait, cinq bonnes minutes.

« Il y en a que ça rend con. À cause de ce corps qu'ils ont, ils ne supportent pas les obstacles, quelle que soit leur nature. »

Elle se tait à nouveau. Est-ce qu'elle vient de me lancer un scud?

« Que faire de ces hurlements ? »

La phrase nous a sidérés. Mais passée la surprise, certains ont voulu calmer le jeu :

« Quels hurlements ? Vous en faites un peu trop, non ? Oui les gens étaient nerveux, oui ça n'est pas du tout cuit, mais des "hurlements" ?! »

Tu sens que le type voudrait ajouter « *Come on !* » mais on est à Rennes, en France, et autour d'une table ovale d'un bois poli impeccable qui sent encore l'encaustique, dans une salle attenante au salon d'honneur de l'Hôtel de Ville où s'étalent au mur, incrustés dans une frise qui fait le tour de la pièce immense, les noms ronflants des gloires locales, les Renan, Lamennais, Laennec ou Chateaubriand. (Le maire est là, trois adjoints aussi, et mon équipe, et ce type de la préfecture que je ne supporte pas.)

« Que faire de ces hurlements ? » Je note la phrase.

Le maire n'a pas le sourire jovial qu'il adressait hier à tout le monde. Pour le décrire aujourd'hui... Il faut se représenter un homme qui aurait avalé un plateau de fruits de mer avariés : il est gris, recroquevillé, sans solution. Ses yeux rassemblent leurs derniers feux pour fusiller ceux qui bavardent – mais la réunion n'a pas vraiment commencé. Ce qu'il leur reproche n'est pas le bavardage, mais la légèreté qui tapisse le moindre bavardage. Il y a des gens, comme ça, à la décontraction inoxydate,

qui ne se laisseront jamais plomber par une déception, un échec. Tu es malade comme un chien, les gens autour de toi continuent d'aller et venir et tu trouves ça tellement injuste que dans ta tête ils sont en train de danser, ils iront faire l'amour. Il reprend quelqu'un, on croit que c'est un signe (la réunion va commencer) et en fait non. Inévitablement les bavardages reprennent. C'est une insouciance, qui est une moquerie, qui est une agression. Il ne peut pas leur demander le silence une seconde fois sans faire démarrer la réunion.

*

« Ils contestent tout: les diagnostics, les solutions... Les mécontents s'insurgent contre les solutions, c'est compréhensible et c'est tout le temps comme ça. Ce qui m'alerte, c'est qu'ils contestent aussi les analyses, les diagnostics.

– C'est plus rare. Je confirme.

– Pourtant nous les maintenons, ces analyses. On n'a rien inventé. Elles viennent du terrain, de nos observations. À mon avis ça n'est qu'une affaire de mots... Ils ont surréagi à des mots.

– Peut-être, je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, on est dans le cas typique, connu, où les deux parties ont raison. Vous avez raison, avec cette étude, et ils ont raison aussi. Si on conteste le fait qu'ils puissent avoir raison, pour imposer notre analyse, on se met dix-sept mille personnes à dos. Est-ce qu'on peut faire comme ça ?

– Oh oui, on peut toujours. C’est même comme ça que tout se passe, la plupart du temps. On s’assoit sur ce que disent les gens. On fait mine d’écouter mais on s’en fout. On dit qu’on travaille pour eux mais on s’en tamponne.

– Moi je m’en fous de ce chantier. Je ne me suis emparé de ce dossier que pour une raison : les habitants du Blosne méritent cette réhabilitation. S’ils nous disent qu’ils n’en ont pas besoin, je m’occuperai d’autre chose.

– On touche du doigt ce qui est compliqué, pour un élu : on se met au service des gens, il faut faire avec une épaisse couche de mauvaise foi, et on doit ne pas s’en tenir à ça, qui est pourtant une agression caractérisée, pour faire le bien contre leur avis.

– Ça n’existe pas, ça, “faire le bien contre leur avis”... »

Le maire n’a toujours pas parlé. Je l’observe, il ferme les yeux. Je l’ai déjà vu faire ça dans d’autres réunions. À chaque fois je sens l’équipe hésiter, vaguement déstabilisée. Fait-il une micro-sieste ? Prend-il le temps de la réflexion ? Napoléon III donnait toujours l’impression d’être quelque part à l’intérieur de lui-même, et non à l’écoute. À cause de la maladie de la pierre. Son entourage ne savait jamais sur quel pied danser : « Peut-on lui parler ? » J’essaie, discrètement : j’entre dans une bulle – je le ressens de suite. Nos rêves communiquent-ils ? Nos pensées... ? Est-ce que le monde du rêve est un espace commun, comme le monde de la veille, où l’on peut se croiser, se parler ? Nos rêves se rencontrent-ils quand nous dormons ? Est-ce qu’ils échangent ? En fermant les yeux comme lui, est-ce que j’accède aux mêmes

choses que lui ? Cette rumeur qui prend forme en haut de l'amphithéâtre, qui grossit en commençant à descendre, est-ce son cauchemar ou bien le mien ? La police municipale nous fait signe qu'il faut quitter la scène car le bruit enfle, continue de grossir, c'est une vague immense qui finira par s'effondrer, figurant presque une gueule ouverte pour nous avaler, qui va tout... Là, je décide de rouvrir les yeux. Le maire me fixe, d'un œil réprobateur (parce que je suis entré dans ses visions ou parce qu'il croit qu'il vient de me surprendre en train de m'assoupir ?).

Je me tourne vers Dalgud, l'adjointe à l'urbanisme, qui est en train de parler :

« ... on va faire ça, ce sera extraordinaire ! »

Zut, que vont-ils faire ? J'étais en train de me faire avaler par une vague immense, ou une baleine...

« Mais Annie, c'est reconnaître une grosse erreur de parcours... Tu sais très bien que c'est la seule chose à ne pas faire ! On aurait mal dirigé nos équipes, ou nos prestataires ? C'est se tirer une balle dans le pied droit et une autre dans la rotule gauche. »

Je passe en revue les visages des gens qui sont à cette table, puis le staff des secrétaires et des conseillers qui les assistent. Les expressions disent assez, effectivement, qu'on ne doit pas souvent entendre ce que je n'ai pas entendu.

« De l'argent public a été engagé, on n'a pas le loisir de s'en foutre et de tout reprendre dès qu'un vice de forme est constaté. On ne gaspille pas l'argent du contribuable.

– C’est justement pour ça, reprend Annie, que tant de projets mal emmanchés vont jusqu’au bout ; personne n’a le courage d’arrêter la machine.

– Oui voilà : ce n’est pas une affaire de morale politique... Les gens qui ont le pouvoir ont aussi l’orgueil des puissants, ils ont voulu l’un pour avoir l’autre. C’est un laissez-passer : tu as le droit de ne plus douter, de ne plus te retourner, de ne pas écouter les récriminations.

– Quand on n’a pas le pouvoir on se dit : ce n’est pas si compliqué d’avouer “J’ai merdé, on annule tout le travail de l’agence et on repart de zéro”. Mais c’est bien la preuve qu’on n’y connaît rien.

– Ça pourrait être un signe de force... Imagine un tennisman déclarant qu’il jouera le lendemain malgré sa blessure à l’épaule. Si son adversaire se frotte les mains, c’est un crétin. Confier un point faible, c’est l’indice qu’on n’a pas peur. Ramené au Blosne, ça reviendrait à dire qu’on est capables d’entendre ; qu’on est au service des Rennais, réellement, et non pas de nos projets, de nos lubies.

– Rennes a toujours soigné la qualité de ce débat. »

Tout le monde est surpris par l’irruption du maire dans l’échange.

« Je vous propose que nous fassions une pause. Vingt minutes. Youcef? »

C’est moi.

« Je vous offre un café, dans mon bureau. Maintenant. »

*

Je n'ai pas bien compris ce que le maire me voulait, à vrai dire. Et peut-être ne le savait-il pas, lui non plus. Il voulait me parler seul à seul pour approcher mieux le sentiment diffus qu'il avait, d'une situation inédite, comme une chance qui passerait dans le ciel et qu'il faudrait attraper au vol. À la façon qu'il a eue de s'installer, de me suggérer de me mettre à l'aise, il m'a donné l'impression qu'on resterait plus d'un quart d'heure. Si l'on attrapait quelque chose en parlant. À la façon, aussi, qu'il a eue de faire partir la conversation de très loin, en m'interrogeant sur les motivations des étudiants qui s'inscrivent dans des cursus d'urbanisme. C'est quoi le rêve qu'ils poursuivent ? Est-ce qu'ils ont un rêve ? Il m'a fait répéter plusieurs fois certaines de mes réponses. Plus encore que l'architecture, l'urbanisme est à la croisée de quantité de sciences, d'arts, de questions d'ingénierie. Ça donne des profils hybrides, monsieur le maire. Certains urbanistes veulent organiser la vie : ils sont animés par une pulsion d'ordre – on dit parfois que ce sont des flics infiltrés. D'autres visualisent des formes géométriques, des circulations, des flux – pour eux la ville est un réseau de conduites, de veines et d'artères ; les gens qui vont bosser ne doivent pas être freinés par ceux qui ont fini de nettoyer les bureaux, il faut bien séparer les flux. D'autres encore, parmi les étudiants, veulent rendre la rue habitable, le dehors ; parmi eux, certains poussent le fantasme jusqu'à se penser en concurrence avec les architectes ; les gens doivent avoir

envie de sortir de chez eux, de passer du temps avec les autres, dans la rue, à jouer, à parler, à partager.

« Mais comment travaillez-vous ? Avez-vous des protocoles ? »

Chaque urbaniste est différent, ai-je dû répondre, ou quelque chose comme ça. Un point commun à ces individus, cependant : la curiosité pour toutes les formes d'organisation de l'espace public. Un urbaniste s'intéresse autant à Manhattan qu'aux villages de la forêt amazonienne. À ce qui a été tenté à Créteil dans les années 1970 et à Vézelay au XII^e siècle ; à Hong Kong dans les années 1990 ou à Cordes-sur-Ciel vers 1300. Au monstre urbain qu'est devenu Lagos, au Nigeria (vingt-deux millions d'habitants en très peu de temps) comme aux cités qui meurent (le Machu Picchu, par exemple).

« Est-ce que vous savez par exemple que notre avidité nous a longtemps rendu incompréhensible l'organisation des villes incas ? L'or nous a rendus idiots, incapables d'observer que dans chaque ville le temple de la lune était construit sur une meilleure position que le temple du soleil ; qu'il en était toujours le point le plus élevé. Pourquoi ? Parce que les Incas avaient compris que la lune est plus importante que le soleil pour les cultures. Que, partant, leur survie ou leur prospérité dépendait des bienfaits de la lune.

– Mais le Blosne ? La Zup Sud ?

– C'est plein d'Incas, monsieur le maire. »

Théoriquement, se perdre au Pérou peut aider à y voir plus clair en Bretagne. Théoriquement. En vrai, le maire

et moi n'étions pas plus avancés. Nous avons la possibilité d'en rester là et de rejoindre les autres, pour que la réunion reprenne, ou de continuer à chercher, mais quoi ?

Il m'a relancé sur les protocoles.

« Les protocoles ? Eh bien j'ai répondu ! »

Les urbanistes publient beaucoup de reportages sur les chantiers qu'ils mènent. Les collectivités elles-mêmes parlent du réaménagement de tel ou tel quartier, qu'elles ont initié. Nous lisons ça. Et nous nous rendons sur place, pour voir par nous-mêmes, sentir les espaces, constater le succès de telle ou telle opération d'aménagement. On devine les intentions des collègues, on regarde comment les habitants se sont emparés des nouveaux plans, du mobilier urbain qui a été installé. Une constante, aujourd'hui : revenir sur l'importance accordée aux voitures. À Marseille, par exemple. Les touristes et les Marseillais ont du mal à imaginer qu'il y avait, dans les années 1970 et 1980, sur le cours Estienne-d'Orves, un parking de trois étages. Aujourd'hui c'est une des plus belles places de Marseille... À Paris il est question de rendre la place de la République aux piétons, aux badauds. La place de la Bastille aussi, en partie. Est-ce qu'ils iront au bout ? Les urbanistes visitent ces endroits, ils observent. Il s'agit de comprendre si les travaux répondaient bien à un besoin, à une aspiration. On apprend beaucoup.

On est restés un peu silencieux. Le maire a joint sa secrétaire, il lui a demandé d'annoncer la suspension de la réunion.

« Venez. »

Dix minutes plus tard nous passons devant la gare SNCF, en route vers le Blosne. Remonter la longue rue de l'Alma, passer le boulevard de l'Yser, arriver à la station Henri-Fréville, qui est une des portes du quartier. Le ciel n'est plus celui du déjeuner, ce n'est plus non plus la glorieuse lumière de l'après-midi, la journée baisse les bras.

« Vous roulez très doucement maintenant. »

Le chauffeur obéit.

On ne va pas se parler beaucoup, chacun sa fenêtre.

Il y a la poste. J'ai envie de dire quelque chose sur la poste. Je comprends qu'on est là pour voir le quartier ensemble, ou pour qu'il le voie à travers mes yeux. Il ne s'agit pas de me tester, je ne crois pas. Le maire veut comprendre pourquoi mon étude a rendu furieux les habitants du Blosne.

« Ici il y a une agence postale. Tout le monde remarque ça. Parce qu'on en a besoin. Quand vous en trouvez une, vous le notez immédiatement. Est-ce qu'on notera beaucoup d'autres choses avec la même nécessité? Les commerces, on ne les relève pas avec la même urgence car un commerce peut en remplacer un autre. Une agence postale n'a pas de concurrent. Par exemple, il n'y a pas d'agence ANPE.

– Je sais ça, et vous l'avez noté dans votre étude.

– Ce qui est intéressant avec la poste ou l'ANPE c'est la contradiction : s'il n'y en a pas, on dit qu'on est abandonnés par le centre-ville, où les gens doivent se rendre pour leurs démarches administratives; et quand il y a une poste ou une antenne de l'ANPE, on dit que ça confine les habitants dans leur quartier, dans leur cité—

– Oh! ne dites pas “cité”, ça crispe certaines personnes, ici. Ils n’ont pas du tout le sentiment de vivre dans une cité.

– On reparlera de ça, je lui dis en souriant.

– Vous disiez: “ça confine les gens dans leur quartier”—

– Oui: ils n’ont plus besoin d’aller dans le centre-ville, toute la vie peut se passer dans le quartier. Les gens trouvent ça pratique, ils ne se rendent pas compte qu’ils ne vont plus dans le centre, puisqu’ils ne sont plus obligés, et du coup ils sont encore plus prisonniers du quartier.

– Est-ce qu’il y a une solution?

– Absolument pas. Il faut examiner au cas par cas, il faut bricoler. Je connais l’exemple d’une ville de la banlieue de Rouen. Qui est coupée en trois par le relief. La mairie a fait construire des médiathèques dans les trois parties de la ville, pour que chaque quartier se sente partie du grand tout, mais les habitants n’ont plus besoin de quitter leur quartier pour emprunter des livres, et du coup ils se sentent plus de leur quartier que de la ville... Les urbanistes un peu fragiles psychologiquement deviennent assez vite fous.

– Il y a beaucoup d’urbanistes fragiles?

– Plus qu’on ne croit. »

On nous klaxonne. Le type déboîte et nous double en hurlant: « Ça va connard, la promenade? »

Le maire allume une cigarette.

Le barjo est obligé de piler juste après nous avoir doublés, pour entrer sur le tout petit rond-point qui est devant la station Triangle.

« Vous m'avez repris sur le mot "cité"...

– Oui. Expliquer pourquoi ça n'est pas très simple. Je crois que c'est la trace d'un orgueil... Le mot "cité" est si mal connoté... Mais alors pourquoi cet orgueil? Il faut que les habitants du Blosne aient le sentiment d'une différence.

– Les différences sont connues.

– Absolument : la nature, ces arbres, ces pelouses, ces buissons. Je n'ai plus les chiffres en tête mais il y a ici plus d'arbres que dans tout le reste de Rennes. Les gens sont fiers de ça. Les cités c'est le béton, la dalle d'Argenteuil. Alors la grande pelouse derrière le Triangle, le petit étang, le chant d'amour des grenouilles... C'est une fierté. Ils tiennent aussi au fait que les immeubles n'ont pas été construits les uns sur les autres. Il y a, ici, ces vingt et un mètres qui séparent nécessairement les bâtiments. La distance est un privilège aristocratique. Pouvoir dire "Ôte-toi de mon soleil" à son voisin ou à la tour voisine est un luxe grisant. Que tout le monde puisse respirer, que tout le monde puisse voir la lumière entrer dans son appartement. Que le bruit se perde, au lieu d'aller frapper la façade qui est en face. Vous avez entendu comme les gens tenaient à ça? Comme ils ont réagi, pendant la présentation, dès qu'on a parlé de nouvelles constructions? "Vous allez les mettre où ces constructions? Ne croyez pas qu'on va vous laisser empiéter sur nos vingt et un mètres"?

– Quand le BTP vend des appartements en insistant sur des critères, ils s'impriment dans la tête des nouveaux propriétaires. Ensuite la valeur de leur patrimoine

dépend de cette verdure, et de cette distance entre les immeubles. S'ils acceptent des encoches dans le contrat, c'est leur bien qui perd de sa valeur.

– Si vous voulez, dit le maire en descendant de la voiture. »

Nous étions devant le petit centre commercial Italie. On entre dans le kebab. Coca pour moi, Ice Tea pour le maire. J'observe les deux employés turcs, les quelques clients. Personne ne semble reconnaître le maire de Rennes, je ne remarque aucune messe basse, aucune ceillade étonnée. C'est une info.

« On réussit à faire aimer des critères qui n'en sont pas toujours. Résumée en quelques mots, ok, c'était une bonne idée cette distance à respecter entre les bâtiments, et la verdure, la nature. Mais regardez le Blosne réel, celui dont on vient de parcourir quelques axes en vrai, et non avec le bout du doigt, sur un plan... C'est tout de même un quartier étrange ! C'est si aéré, tout ça... Cette distance à respecter ce n'est plus un confort, c'est de la solitude en barre. On n'a plus le sentiment de faire corps, de vivre quelque chose ensemble. La seule chose que partagent encore les habitants ce sont les courants d'air, le vent qui s'engouffre entre les tours. C'est froid comme un plan. On est face à un grand corps désarticulé, dont les membres sont dispersés, et non face à un corps où l'on se tient, où le sang circulerait des pieds à la tête.

– Je comprends ce que vous dites. Il y a certainement quelque chose de vrai là-dedans... Il faudrait demander aux—

– Je ne sais si vous connaissez ce quartier de Rome qui s'appelle l'EUR. C'est au sud de la ville, un peu comme le quartier La Source, à Orléans. Eh bien l'EUR a été conçu comme ça: en pensant plus à un travelling de cinéma qu'à la vie des gens, aux échanges entre les gens. Mais quand vous disposez les bâtiments en fonction de ce que ça donnera sur un écran de cinéma, vous réfléchissez en termes d'images; vous ne le construisez pas "à hauteur d'hommes". Les lois de l'optique, ça n'a rien à voir avec les perceptions d'un corps.

– Entendu, vous me dites ça. Je note que la plupart des éléments du Blosne ont été conçus en îlots, que ces îlots peuvent renforcer l'impression de solitude, de grand corps désarticulé, comme vous dites. Un archipel, entendu. Mais j' imagine que quelqu'un l'a vendu, ce plan, à l'un de mes prédécesseurs à la mairie. Il a dû lui trouver des qualités, pour convaincre la mairie, la DDE, et les habitants qui voulaient acheter, devenir propriétaires.

– Sur le quartier il y a beaucoup de logements sociaux, mais aussi beaucoup de copropriétés. Quand vous n'êtes pas riche, et que vous pouvez accéder pour la première fois à la propriété, mettre les autres à distance ça fait partie du rêve. On ne se le dit pas comme ça, mais la propriété, oui, c'est d'abord un truc pour se distinguer, pour mettre les autres à distance autant que possible. Et quand vous avez la tête pleine de ce rêve, qui prouve que vous avez réussi, rien ne vous aide à envisager le côté négatif de la chose, cette solitude venteuse, ce truc désarticulé qui fait froid aux yeux.

– Admettons que vous ayez raison. Je suis maire de la ville, je fais quoi? Il ne vous a pas ébouriffé, vous, le vent de révolte, hier soir? Vous avez vu comme ils tiennent à ces critères répétés par les agents immobiliers pour vendre des appartements du Blosne? Comment leur reprocher d’y tenir si c’est par là qu’ils se sont fait avoir? Je fais quoi, moi? Je vais leur expliquer que la forme du quartier ne peut pas les rendre heureux? Ils pensent que c’est à cause de leur chef de service ou de leur mari et moi je vais leur expliquer que c’est à cause des vingt et un mètres qui font leur fierté? Même si vous avez raison, je fais quoi de la colère qu’ils ont exprimée contre votre étude? Notre étude... Je m’assois dessus? Je suis un élu, je ne suis pas un tyran... Théoriquement, un élu croit dans l’égalité des intelligences. Vouloir imposer ses convictions, je laisse ça aux fans de l’autorité, aux psychotiques. Vous, où habitez-vous? Dans quel genre de logement et pourquoi? Vous êtes dans un immeuble, ou les bonnes affaires de votre cabinet vous ont permis d’acheter un pavillon dans un quartier résidentiel? »

*

Le lendemain, nous nous sommes retrouvés devant le Triangle pour reprendre notre déambulation. Mais sur le petit parking nous faisons face à cette ancienne baraque de chantier que tout le monde connaît, posée sur le rond-point.